

Pages 4 et 5 : **CHARTRE DES INTERNES**

Page 3 : Vers le présent

Page 7 : Défonce et Révolution

Page 8 : Déformation

MARGE

MARGE N° 8 - octobre-novembre

PRIX : 2,50 F

•
Directeur de la publication :
Gérald DITTMAR

•
Editeur : S.A.R.L. « MARGE »,
341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

•
Dépôt légal : 4^e trimestre 1975.

•
Composition et Imprimeur :
IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

•
Tirage : 1 000 exemplaires.

•
N° de commission paritaire 55 885.

ESPAGNE 75 :

NI FASCISME

NI FRONT

POPULAIRE

MARGE : SOUSCRIPTION - C.C.P. 34541-25 LA SOURCE

ESPAGNE... 36...

Tout a été dit presque sur la guerre civile espagnole et sur la révolution sociale qui s'y ébaucha. Nous n'avons pas l'intention de raconter une fois de plus l'histoire de cet échec, si nos lecteurs s'y intéressent, ils pourront toujours lire avec profit le livre d'Abel Paz sur Durruti, celui de Vernon Richards intitulé « Enseignement de la Révolution espagnole », et les brochures de la Collection « Spartacus » n° 39 : « Le Guépéou en Espagne » et n° 40 « Le Stalinisme, bourreau de la Révolution espagnole ». Ils apprendront sans détours comment les communistes espagnols, épaulés par la Troisième Internationale, introduisirent dans la péninsule ibérique tous les acquis de la Révolution d'Octobre : calomnies, mensonges, noyautage de partis politiques (exemple : le parti socialiste unifié catalan), noyautage de l'appareil répressif d'Etat et de différents ministères (Intérieur, Justice, Armée), prisons clandestines, procès bidon, aveux obtenus sous la torture, indicateurs placés à l'intérieur des organisations concurrentes, espions du Guépéou et assassinats politiques (trotskystes et anarchistes). Ils pourront constater crûment combien toute politique de Front Populaire et toute stratégie d'unité antifasciste sont profondément réactionnaires et normalisatrices. Ce dont il sera ici question sera le mouvement anarchiste espagnol, c'est-à-dire la C.N.T.-F.A.I.

Renier ses principes de fonctionnement au nom de la tactique de l'unité ou d'une situation particulière, c'est déjà mourir, c'est au moins accélérer sa décadence.

Dans l'Espagne de juillet 1936, on vit fleurir une espèce jusque-là inconnue dans la caste politique, celle des ministres anarchistes. Cette « fleur » était bien sûr malade et vénéneuse, mais la situation l'exigeait paraît-il pour mieux défendre les conquêtes révolutionnaires des travailleurs. Fédérica Montseny, futur ministre, consulta son père sur le point de la participation gouvernementale. Celui-ci lui déclara : « Tu sais ce que cela signifie. En fait, c'est la liquidation de l'anarchisme et de la C.N.T. Une fois installés au gouvernement, vous ne vous libérerez plus du pouvoir. » Les anarchistes donc, tout en sachant pertinemment qu'ils signaient l'arrêt de mort de leur organisation, de la différence anarchiste et à plus long terme leur propre arrêt de mort, devinrent les otages particulièrement satisfaits d'un gouvernement qui allait efficacement détruire les conquêtes révolutionnaires des travailleurs et prioriser l'assise de son autorité par rapport à la lutte anti-franquiste. Le reniement des principes anarchistes au sein de la C.N.T.-F.A.I. (nous nous interrogerons tout à l'heure sur le pourquoi de ce reniement) s'accéléra tout au long de la guerre civile : concentration de pouvoir aux mains des dirigeants, militarisation des bataillons anarchistes, discipline de fer et hiérarchie militaire au front (García Oliver, dirigeant de la C.N.T., déclara à des élèves-officiers : « Officiers de l'Armée populaire, vous devez observer une discipline de fer et l'imposer à vos hommes qui, étant entrés dans les rangs doivent cesser d'être vos camarades pour devenir des rouages de la machine militaire de notre armée »), évacuation du droit de critique, dénonciation des paresseux, normalisation de la presse anarchiste. Bien peu de voix s'élevèrent et peu vigoureusement encore au sein du mouvement anarchiste pour protester.

Le complot anarchiste : il arrive à une organisation de désirer sa propre mort.

Voici quelques intéressantes déclarations de ministres anarchistes : Santillan déclara : « Comme gouvernants, nous ne sommes pas meilleurs que les autres, et nous avons déjà prouvé que notre intervention dans les gouvernements ne servent qu'à renforcer le gouvernementalisme et en aucune façon à renforcer les droits des travailleurs contre leurs ennemis parasitaires et politiques. » Et encore ceci : « Plus nous avons cédé à l'intérêt commun, plus nous nous étions trouvés devant les obstacles de la contre-révolution personnifiée par le pouvoir central. » Pour sa part, Juan Lopez déclara : « Notre position à l'égard du P.C. : nous avons des raisons suffisantes pour nous lancer contre eux et les éliminer, mais il est non moins certain que nous avons autant de raisons de le faire avec les socialistes et les républicains. La politique de Front Populaire est responsable de tous nos désastres et de la situation actuelle

même d'un point de vue international. »

Hé oui, ces anarchistes avaient tout compris. Mais ce qu'il faut relever, c'est que les anarchistes ont fait des choses qu'ils savaient néfastes pour leur mouvement. Devant cette attitude, on peut parler d'un véritable complot de l'organisation C.N.T.-F.A.I. qui se dépensa sans compter pour comploter sa propre perte et faciliter la tâche des massacreurs fascistes et stalinien. Ce grand désir suicidaire, ce désir de finir en beauté, avec panache, est à notre avis, une composante fondamentale du mouvement anarchiste, désir fascinant peut-être, mais qui traduit aussi une impuissance réelle à transformer la société : à toutes les époques et à tous les endroits, le mouvement anarchiste a toujours joué perdant ; il s'est suicidé en Espagne 36 - 37 - 38 il était déjà mort avant de se faire massacrer. C'est pour cela qu'aujourd'hui le mouvement anarchiste est composé de débris de résidus, de fossiles, qui se complaisent dans l'évocation nostalgique d'un passé qui s'est suicidé et n'en finit pas de continuer à désirer sa mort. Nous énonçons ceci parce que nous ne croyons pas valables les explications de ceux qui parlent sans cesse de traîtres, de dirigeants pourris, et de bureaucrates, parce que les masses anarchistes ont écouté et suivi leurs dirigeants. Nous croyons plutôt qu'il y a eu complicité entre dirigeants et dirigés et que tout l'inconscient collectif de la C.N.T.-F.A.I. était traversé par le désir de précipiter la disparition du mouvement. Ce qui vient d'être dit mérite néanmoins d'être nuancé : car il s'est est certain que les masses anarchistes ont suivi leurs leaders, il est vrai aussi qu'elles s'en foutaient éperdument. Cependant, il serait erroné de parler de tendances organisées contradictoires, mais il s'agissait plutôt de deux sensibilités qui traversaient chaque individu touché par l'anarchisme. On le vit bien le 19 juillet 1936. Les masses anarchistes peu armées descendent de leur propre chef dans la rue pour s'opposer aux militaires fascistes, les mettent en déroute, mais le 20 juillet, ces mêmes individus arrêtent tout alors que commencent les négociations ministérielles avec Companys. Dans ce qui fut le chant du cygne du mouvement anarchiste coexistaient et le plus sain et le plus morbide : on descend dans la rue et on s'arrête, on part au front complètement écoeuré par les magouilles ministérielles (désir suicidaire à la clé), et on ne fait rien pour les dénoncer, paysans et ouvriers prennent des initiatives fabuleuses, contrôle ouvrier, collectivisation des terres, et ne remettent pas en cause la participation ministérielle. Ce qu'il faut souligner c'est ce « et » qui paraît incongru parce que normalement on attendrait un « mais ».

La C.N.T.-F.A.I. s'est niée mais ne s'est pas dépassée, un Hegélien y perdrait sa raison. Pour nous, la mort de la C.N.T.-F.A.I., son échec même nous parlent beaucoup plus que l'électrification des campagnes ou que la révolution culturelle. Ce que nous ressentons encore, c'est qu'une grande partie du mouvement révolutionnaire et pas seulement anarchiste, est traversé par ce désir de mort : combien d'individus en sont encore à jouer par avance ou par procuration de la balle de flic qu'ils cueilleront au coin d'une rue, à la suite d'une action d'éclat. Dans les démocraties occidentales, le terrorisme et tout ce qui lui est lié, n'est qu'une manière élégante de se suicider. Alors peut-être faut-il essayer autre chose : vivre pleinement ici et maintenant.

Patrick SANTINI.

**POUR QUE « MARGE »
NE CREVE PAS,
POUR NOUS SOUTENIR
DANS NOTRE COMBAT,
ABONNEZ-VOUS OU SOUSCRIVEZ
A**

« M A R G E »

**C.C.P. 34 541-26 La Source
ou 341, rue des Pyrénées,
75020 PARIS**

Espagne : Clarifications

Compte tenu de la production massive de crétinisme militant qui accompagne en ce moment le projet de « marche sur l'Espagne », les précisions suivantes nous semblent indispensables :

— notre participation à cette prochaine marche ne relève en rien d'un soutien à une quelconque lutte d'indépendance ou de « libération » nationale : nous n'avons que foutre de ces combats d'arrière-garde, des unions sacrées pour la défense de tel ou tel clocher, de tel ou tel particularisme. Nous ignorons la signification du mot « nation » et nous haïssons tout ce qui ose encore se vouloir à quelque degré et sous quelque forme que ce soit, « patriotique ». Nous ne connaissons que des individus ou des groupes, nous vomissons tout ce qui se réclame français, bretons, parisiens, marchands de nouilles, maos, trotskystes, hommes, femmes, ouvriers, Euskadi, Corse, Alsace-Lorraine. Nous n'avons ni tradition, ni famille, ni profession, ni fonction, ni mère-patrie, ni idéal du moi, ni idéal tout court, ni pédigrée, ni ethnologie, ni citoyenneté. Seule nous intéresse, nous vagabonds, la subversion de vos pitoyables séparations, la destruction de vos misérables limitations. La révolution sera liquide ou ne sera pas.

— Nous ne nous réclamons pas davantage de l'anti-fascisme, vieille glu dont la gauche planétaire enduit ses électeurs et monte ses podiums. Anti-fascisme au nom duquel, voici 39 ans, stalinien et socialistes exterminaient les collectivités aragonaises, les anarchistes et la révolution espagnole. Nous ne choisissons pas parmi les diverses fractions du vieux-monde. Nous ne tendons pas les mains à la gauche du capital pour combattre sa droite, nous n'aimons guère les fronts — même populaires. Et si aujourd'hui quelques épaves gauchistes espèrent trouver là une aubaine pour leurs sergents recruteurs, bon vent ! Enfin, ayant rencontré « le fascisme » en la personne de nos braves épiciers comme dans la tête d'un bon nombre d'ouvriers bien de chez nous ; n'ayant, d'autre part, pas plus de frontières à reconnaître, ouvrir ou fermer que de sols à préserver — la volonté, proclamée par le Collectif parisien (« Libération », 18 octobre), de « fermer la frontière au fascisme » nous laisse écroulés de rire.

— Au passage, nous crachons sur ceux qui se remuent pour la vie des patriotes et laissent crever Puig Antich.

— La participation de « Marge » à cette manifestation répond donc seulement aux préoccupations suivantes : être présent dans un lieu où maintes oreilles sans doute réceptives se trouveront réunies ; montrer dans ces mêmes conditions et dans la mesure des possibilités, l'existence de courants subversifs nouveaux, passant hors des églises instituées, courant dont « Marge » constitue l'un des carrefours ; autant que possible, encore, faire en sorte que cette manifestation ne soit ni digne, ni silencieuse, ni bien-pensante.

Jean Franklin.

PERMANENCE « MARGE » :

Venez nous voir !

**Mardi et vendredi
de 15 heures à 19 heures**

**341, rue des Pyrénées
75020 PARIS**

VERS LE PRESENT

« Pour atteindre ce but, il faudrait un autre genre d'esprits que celui que l'on rencontre à notre époque : des esprits fortifiés par la guerre et la victoire, pour qui la conquête, l'aventure, le danger, la douleur même sont devenus des nécessités. »

NIETZSCHE.

La volonté de ce présent de « Marge » n'est pas de faire un bilan d'un passé abstrait de notre activité. Nous n'avons pas l'obsession des bilans politiques de rien. Cet avantage établi, il peut paraître paradoxal à certains que les gens de « Marge » n'éprouvent pas la nécessité de savoir où ils en sont pour demander où ils vont. Il est exact que nous n'en sommes pas à un paradoxe près et qu'à la vérité nous aimons bien cela. L'essentiel n'est-il pas que, et c'est la tendance générale, nous ne soyons pas du tout pris au sérieux, il est même fréquent que l'on nous reproche notre confusionnisme et notre irresponsabilité. Il arrive parfois aussi que nous soyons présentés comme des fous dangereux. Le crétinisme est de ce monde et nous le savons, là n'est pas notre problème, le nôtre étant d'assumer l'ivresse et son vide étrange.

Militantisme et idiosyncrasie

Nous les connaissons tous très bien, ces fatigués de tout et par rien, il y a ceux qui passent leur temps à bêler leur ennui et à nous rabattre les oreilles de très beaux discours révolutionnaires et qui ne font jamais rien d'autre que ça. Il y a tous les « anciens », ceux des barricades, qui ont été déçus, et qui ont peur de se faire « avoir » de nouveau et de connaître une deuxième fois la déception. Il y a les « débordés » par de multiples activités et qui n'ont le temps de rien faire, il y a les « persécutés » qui craignent de perdre leur identité dans l'action collective, il y a les « récupérés » qui pensent que le capital est toujours là à les guetter, il y a ceux qui voulaient faire la révolution et qui ne le veulent plus, il y a les lâches qui ne veulent pas se mouiller et qui préfèrent que d'autres le fassent pour eux, il y a ceux qui attendent que le mouvement s'affirme et se développe pour le rejoindre, il y a les indécis qui ne savent jamais si c'est cela qu'il faut faire ou pas, il y a les « obsédés » qui voient partout des agents du K.G.B., de la C.I.A., de Hitler et de Mao quand ce n'est pas de Fidel, il y a les « méticuleux » qui posent sans cesse des conditions pour participer, il y a ceux qui disent d'accord mais ne comptez pas trop sur moi..., il y a ceux qui disent noir et qui font blanc, il y a ceux qui se complaisent dans leur pouvoir qu'il n'est pas question d'abandonner mais qui vous parle révolution. Il y a les « conseillers », ceux qui parlent ou écrivent sur la révolution et qui oublient de la faire, il y a ceux qu'on vous présente et qui vous confient qu'eux aussi sont révolutionnaires parce que vous leur avez dit que vous l'étiez, il y a ceux qui remettent tout en question sauf eux-mêmes, il y a ceux pour qui les ventes du journal, la distribution de tracts et le collage d'affiches sont des actes éminemment révolutionnaires, il y a les « professionnels » du discours radical qui passent leur temps à vous dire ce qu'il faut faire, qui vous invitent à aller plus loin dans l'action, toujours plus loin, qu'il

est nécessaire de s'engager davantage et de se remettre en question et qui gardent soigneusement leurs distances, il y a les « spécialistes », les durs, ceux qui vous critiquent dans tout ce que vous faites, quoi que vous fassiez et avant même que vous l'ayez fait, grands praticiens de la surenchère permanente, ces archiprêtres de la révolution ne dépassent jamais le stade du simulacre de l'action, il y a aussi et encore tous ceux qui... Mais il y a surtout tous ceux qui parce qu'ils ne sont puissants en rien sont impuissants en tout.

Ce parcours fait, il nous faut bien constater qu'après la critique nécessaire du militantisme, il paraît aujourd'hui tout aussi nécessaire de développer la critique de l'idiosyncrasie car jamais la critique de l'idéal ascétique n'aura été aussi mal interprétée. La faute en revient sans nul doute à ceux qui l'ont développé. Et pour nous, gens de Marge, s'il a toujours été bien clair qu'il s'agissait enfin et une fois pour toutes de remplacer la logique de la contrainte et la raison du devoir par le désir et le plaisir d'affirmer ce que nous sommes, osons être et voulons être, de parler en notre nom et non en celui des autres, ce à quoi nous assistons est, nous le disons, bien différent.

De plus en plus nombreux sont en effet ceux pour qui la critique de l'idéal ascétique conduit à ne plus rien faire et là, nous ne sommes plus du tout, mais plus du tout d'accord avec cette analyse. Nous pensons a contrario qu'une telle démarche autorise toutes les confusions. Ce qui s'opère devant nous n'est rien d'autre, finalement, que le déplacement de la figure despotique au nom même d'une pseudo-critique sur cette figure. Il y a là et maintenant des masques et des faux-semblants qui tombent.

Ce qui fait donc problème, c'est la question du choix, de l'engagement personnel, de l'investissement que cela représente pour chacun. C'est ici que la critique de l'idéal ascétique prend toute son importance car bien entendu il n'est pas question de retomber dans la contrainte et sa dialectique. Voilà pourquoi, à Marge, la problématique militante est celle du don, don de soi, don de temps, don d'argent, don d'amour, etc. Le lieu d'où nous parlons s'appelle EXIGENCE et son discours est celui de notre jouissance. C'est sans doute pour cela aussi que nous sommes des gens d'ambiance, de climat et de séduction, que nos rapports sont au centre de nos activités politiques et que nous n'avons pas d'autre projet politique. Est-ce à dire qu'il n'existe pas de problèmes ? Certes pas, et le nier serait stupide mais il est parfaitement indiscutable que ceux qui vivent Marge dans son intensité et son indécence ont très bien su prioriser leur choix politique au reste.

La vie des groupes Marge sont ces gens qui apprennent à vivre ensemble des événements et des situations nouvelles à partir d'une analyse et d'une pratique politique partagées. Ceux qui n'y sont pas sont ailleurs. Il en est qui ne pensaient pas faire ce choix et qui l'ont fait. Ceux qui ne comprendraient pas ce langage n'auraient rien à faire avec les gens de Marge, au point qu'il serait permis de se demander ce qu'ils viendraient y faire et pourquoi. Il n'existe pas deux façons d'être à Marge, la seule, l'unique c'est d'être

en plein dedans, toutes les autres ne restent que dans les limites de la sympathie, cela est déjà très bien, et puis il est aussi permis d'être touriste.

Les points névralgiques

Nous n'aurons pas la suffisance de dire que depuis que Marge existe, la révolution s'est réveillée. Nous espérons toutefois que personne n'osera nier non plus qu'un point de vue authentiquement révolutionnaire est apparu sur plusieurs fronts de lutte. L'une de nos directions cette année sera de nous battre résolument contre la dispersion du mouvement révolutionnaire pour permettre la naissance d'un nouveau rapport de force. Cette réunion nécessaire et vitale des différentes forces et composantes du mouvement passe aujourd'hui par la critique de son atomisation.

L'un de nos combats sera donc de lutter contre cette dispersion qui lamine la révolution et son projet politique. Dans ce cadre, la parcellisation des luttes, nous paraît comme une des orientations des plus dangereuses et des plus erronées pour le mouvement révolutionnaire tout entier. C'est pourquoi nous proposons à tous dans la perspective d'une réunion des rencontres et des discussions afin de dégager des pratiques communes sur des objectifs ponctuels. La rencontre, comme objectif à atteindre et moment de convergence, nous paraît être l'un de ces points névralgiques. Cela ne sera pas facile, la suspicion est grande mais ces rencontres sont nécessaires car toute l'existence d'un lieu de rassemblement non fermé en dépend. C'est tout le problème de la création du rapport de force qui se trouve posé.

Dans le choix actuel des directions de luttes, des groupes se forment sur d'autres points névralgiques (presse, culture, art, religion, immobilier, finance, lycée, travail, etc.). Notre possible est là dans ces groupes d'affinités et d'intérêts partagés. Là aussi sont nos initiatives et nos propositions d'actions, c'est une adresse à tous ceux qui voudraient s'y joindre.

Voilà ce qu'il m'est possible de dire du présent de Marge, il est dans l'intense, le diffus et le dilué. D'aucun diront que c'est un projet ambitieux. Certes et cela n'est pas pour nous déplaire mais à la différence de beaucoup d'autres, que nous connaissons trop bien, il n'aura pas l'inanité d'être prétentieux.

Le discours de Marge est passé, il s'agit aujourd'hui de le réaliser. Des bruits nous disent que dans les avenues et les rues du monde on en parle de plus en plus. Nous ne le savions que trop que Marge existait et qu'en dehors de Marge il n'y avait rien ou presque. L'agacement des autres est là, il n'y sont pas ou plus. Grand bien nous fasse ! Et puis il y a ceux qui n'y comprennent rien et n'y comprendront jamais rien. A tous nous dirons notre intention de continuer, qu'ils écoutent bien et ils entendront.

Gérald DITMAR.

La Charte d

Cette charte ne vise pas à l'amélioration de la psychiatrie, mais vise la destruction complète de l'appareil médico-policiier.

Cette charte s'inscrit dans le combat pour conquérir, dans un premier temps, les droits démocratiques les plus élémentaires qui sont enlevés aux travailleurs que la psychiatrie parvient à isoler. Ceci n'est possible qu'en brisant l'isolement des internés :

1. en détruisant l'institution carcérale par des luttes contre les modalités actuelles d'entrée et de sortie de l'hôpital (placement d'office et placement volontaire), ainsi que contre les restrictions de la libre circulation à l'intérieur des établissements psychiatriques.

2. en brisant l'isolement de l'interné dans son statut d'assisté, d'irresponsable et de fou. Il s'agit d'obtenir celui de travailleur en lutte avec tous les acquis s'y rattachant, même si certains d'entre nous se trouvent provisoirement dans l'incapacité de travailler. Ce combat, comme ceux des autres couches opprimées, rejoint en ce sens la lutte de la classe ouvrière pour la destruction de l'ordre capitaliste.

3. en brisant l'isolement dû au silence entourant la prescription médicale et obtenir ainsi le contrôle du traitement.

Cette charte est le produit des revendications exigées par des camarades internés tant en France que dans d'autres pays comme en Angleterre par le M.P.U. (Union de Malades Mentaux) et en Allemagne par le S.P.K. (Collectif Socialiste de Patients).

Elle vise au développement de luttes permises par le regroupement de psychiatisés et de travailleurs (soignants ou non) telles celles parmi les plus récentes : des « malades » de Maison-Blanche en novembre 1974 et la campagne contre les internements et contre la loi de 1838 menée par le G.I.A. (groupe informations sur les asiles).

Elle vise à déclencher d'autres luttes de travailleurs (psychiatisés ou non) contre la psychiatrie, afin de déterminer les organisations politiques et syndicales à prendre une position claire dans ce combat.

Pour aboutir, cette charte doit être reprise massivement par l'ensemble des camarades internés et des travailleurs (soignants ou non) qui les soutiennent.

En ce sens elle peut être le point de départ à la création de groupes, comités, commissions, etc. visant à organiser la lutte dans le plus grand nombre d'établissements psychiatriques, ainsi qu'à l'extérieur de l'institution où le problème de la psychiatisation des conflits est de plus en plus à l'ordre du jour. Elle doit donc également susciter un travail similaire en ce qui concerne la psychiatrie hors des murs en se plaçant sur un terrain de solidarité de travailleur à travailleur.

C'est ainsi que cette charte issue d'un projet élaboré au cours de luttes menées plus particulièrement en France par les militants du G.I.A. a permis, lors de son élaboration finale, le rassemblement de divers groupes militant contre l'organisation capitaliste de la production et de la santé.

NOUS EXIGEONS L'APPLICATION DE LA PRESENTE CHARTE : AUX MINEURS COMME A TOUTE PERSONNE INTERNEE

1. NOUS EXIGEONS L'ABOLITION DE LA LOI DE 1938 :

c'est-à-dire, la suppression du Placement d'Office et du Placement Volontaire, ainsi que la suppression de l'Infirmier Spécial de la Préfecture de Police (rue Cabanis, à Paris-4^e) qui matérialise la relation existant entre la pseudo-science psychiatrique et l'instrument répressif qu'est la Police.

NOUS EXIGEONS :

2. l'abrogation de la loi de 1954 sur les ALCOOLQUES et de celle de 1970 sur la TOXICOMANIE ; lois répressives qui, loin de résoudre les problèmes posés par l'alcoolisme et la toxicomanie ne visent qu'à orienter et contrôler dans le sens des intérêts de la classe dominante,

l'abrogation de la loi sur le vagabondage, l'arrêt des expulsions des travailleurs immigrés sous couvert de rapatriement sanitaire,

3. la suppression des hôpitaux et services de force (Henri Colin, Sarreguemines, Cadillac, Montfavet).

CONCERNANT NOTRE SEJOUR A L'HOPITAL, NOUS EXIGEONS :

4. l'abolition de l'envoi de renseignements aux Préfectures qui les retransmettent aux commissariats, ainsi que la destruction du fichier de police des aliénés dits « dangereux »,

5. l'affichage dans chaque chambre des règlements intérieurs et des droits des internés,

6. le droit pour tout interné de consulter à tout moment son dossier comme de le sortir, lui permettant entre autres choses d'appeler en justice,

7. que soit appliquée la circulaire ministérielle n° 1796 de M. Jacques Baudoin du 20 avril 1973 dans laquelle il est dit que : « ...le secret n'est pas opposable au malade dans l'intérêt duquel il est institué ; ce dernier peut donc soit se faire remettre tout ou partie de son dossier médical ou le communiquer directement au médecin de son choix ainsi qu'à des tiers ; il peut notamment décider de produire ce dossier en justice s'il le désire. La jurisprudence de la Cour de Cassation et du Conseil d'Etat concourent sur ce point (1) ».

(1) Références de la jurisprudence :
Cour de Cassation, 28 janvier 1966 (Dame Leroy),
Conseil d'Etat, 24 octobre 1969 (Sieur Gougeon),
Conseil d'Etat, 20 juillet 1971 (Sieur Pasquier).

8. le droit de refus de la désignation administrative du lieu d'hospitalisation et du médecin traitant.

CONCERNANT LES TRAITEMENTS, NOUS EXIGEONS :

9. l'abolition des traitements irréversibles (électro-chocs, psychochirurgie...),

10. la connaissance du traitement appliqué et ses effets secondaires éventuels, et ceci avant la prescription,

11. le droit de refus d'un traitement ou d'un médicament, c'est-à-dire un droit effectif de contrôle sur les traitements,

12. d'être informés lorsqu'un médicament en est à son stade expérimental,

13. d'être en possession d'une ordonnance claire, en écriture non chiffrée, nous permettant de contrôler ce qu'on reçoit des infirmiers, qui l'exécuteront sous nos yeux et non à l'avance, afin d'éviter les traitements parallèles, comportant entre autres le surdosage.

CONCERNANT LA SORTIE, NOUS EXIGEONS :

14. qu'un logement soit assuré après la sortie,

15. que l'absence d'un emploi à la sortie ne soit pas un obstacle à celle-ci,

16. qu'un emploi dans le métier de son choix puisse être assuré à la sortie par l'intermédiaire de l'Agence Nationale pour l'Emploi, sans discrimination et avec formation professionnelle si nécessaire,

17. la suppression des restrictions à l'embauche telles que l'inaptitude pour raisons psycho-pathologiques,

18. qu'une indemnité de chômage, au moins égale au S.M.I.C. soit allouée à ceux ne trouvant pas un travail.

CONCERNANT LA VIE A L'INTERIEUR DE L'HOPITAL, NOUS EXIGEONS :

19. le droit de nous syndiquer dans les sections syndicales du lieu d'hospitalisation et de nous organiser de façon autonome pour la lutte dans des comités incluant le personnel soutenant notre combat,

20. l'abolition du travail FORCE sous prétexte d'ERGOTHERAPIE (ménage, service de cantine ou travail à façon...),

21. que tout travail d'un hospitalisé soit rémunéré au temps de travail, par un salaire au minimum égal au S.M.I.C. ; sans salaire au rendement ni cadence,

22. le droit de pouvoir refuser un concessionnaire ou ses tarifs pratiqués,

23. le droit d'accès et de contrôle des comptes en détail des comités gérant le travail et les salaires des hospitalisés,

24. l'organisation collective par les hospi-

es internés

talisés eux-mêmes de la vie à l'hôpital : horaires de lever, de coucher, des repas, etc.,

25. la suppression du droit des visites pour raisons médicales ou autres,

26. la suppression de toute censure tant du courrier que des communications téléphoniques,

27. la liberté de presse effective à l'intérieur de l'hôpital,

28. le droit effectif d'affichage avec tableau sans aucune censure,

29. une salle commune de réunion inter-services, **ouverte en permanence et à tout le monde**, y compris à toute personne et à tous groupes extérieurs,

30. la suppression de la permission de parc : celui-ci est à tout le monde,

31. le droit de conserver ses vêtements et affaires personnelles et de pouvoir les mettre en sécurité sans intervention du personnel,

32. la suppression des grands dortoirs,

33. l'extension de la mixité à tous les pavillons des hôpitaux psychiatriques et la possibilité de vie commune à l'intérieur des services afin que cette mixité ne soit pas un simple mot,

34. le libre accès à la sexualité, à la contraception, à l'avortement, à la grossesse et à toutes informations concernant ces quatre points,

35. nous refusons les changements d'hôpital, de service ou de chambre sans l'accord de l'interné lui-même,

36. nous exigeons d'être présents et assistés à la personne de notre choix pour tout entretien nous concernant entre les membres du Corps médical ou administratif ainsi que de ce personnel avec des tiers.

MOUVEMENT MARGE

REVUE ET GROUPE GARDE-FOUS

L'AERLIP

COMITES DE LUTTE DES HANDICAPES

GROUPE INFORMATION ASILES



La mise à mort

Il était seul,
Tout seul,
Il était nu,
Enfermé
Dans le sous-sol d'angoisse.
Il attendait,
Oppressé,
Ne pouvant respirer,
Frissonnant de peur.
On l'avait jeté là.
Il savait
Qu'un malheur
Allait lui arriver.
Mais quel malheur ?
Ils ne vont quand même pas
Me tuer ?
Et s'ils me tuaient ?...
Soudain, la porte s'ouvre en criant
Et dix brutes rouges d'alcool
Et sombres noires
Se ruent sur lui.
Il ne peut même pas se défendre.
Il est frappé,
Matraqué,
Aveuglé,
Renversé.
Il tombe
Sur le ciment de son tombeau.
« Tu l'auras voulu, fumier ! »
Mais voulu quoi ?
On le roue de coups de pieds
Sur le corps,
La tête, les flancs, le ventre, les jambes.
Il ne peut plus appeler au secours,
Souffle coupé,
Etouffé,
Assommé
Déchiré
Par la violence de l'ombre et de la haine.
« Pas de cadeau, les gars.
Il faut le laisser sur le carreau. »
L'un des monstres
Sadique hirsute,
Œil exorbité
Aperçoit
Le sexe encore épargné sans défense.
Son regard s'allume.
Il écarte ses voisins,
Lève le talon
En ricanant
Sauvagement
Et l'écrase
Entre les cuisses de l'homme évanoui.
Hurllement atroce
Râle révolté
Coma pourpre,
Eclair de néant,
Derniers soubresauts,
Palpitations
De l'homme à l'agonie
Ténèbres plongées dans l'abîme infini.
Les bêtes nocturnes
Fascinées
Excitées
Rient
Fixent
L'amas de chairs
Broyées
Sanglantes,
Le corps démantelé
Ecartelé
Tordu
Par le spasme de l'abîme.
Puis ils lèvent les yeux.
L'un d'eux demande :
« Qu'est-ce qu'on fait ? »
Un autre répond :
« C'est lui qui a frappé le premier. »
Un troisième ajoute :
« Bien entendu. Mais, et ça ? »
Un quatrième, violet de jouissance :
« Un mauvais coup de tatane
Dans la bagarre, quoi ! »
On dit que ce sont des hommes
Qui font l'amour
Qui boivent
Qui mangent
Qui fument
Qui dorment
Sans remords.
Ils ont une femme et des enfants.
Ils vivent.

Jacques Lesage de La Haye.

LE GARROT

Etrangleur
Je m'étrangle de fureur
Etrangleur
Je t'étranglerai.
Une différence, une seule
Ta haine et ta peur atroce,
Ta haine contre les autres
Ta peur d'être seul.
Tu es seul à les étrangler
Tu payes pour les étrangler.
Nous, nous serons nombreux
Et j'y prendrai plaisir,
A Paris l'on proteste
Il étrangle
A Bruxelles ils se battent
Il garotte
En Suède ils boycottent
Il assassine
Ailleurs, un cri monte
Il tue
Plus loin, une chorale plaintive
Fils, fils..., Frères
Pas loin, je fais... rien
Il exécute.
Là-bas, une vague monte
Le vent noir se lève et hurle
Les mouettes sanglantes s'écorchent, ivres
[d'horreur
Un hullement maudit de démente, glace
La haine, le dégoût et l'ordure
Et j'exploserai... d'orgasme
Il a osé
Encore, toujours,
Ils ont osés
Ici, là-bas, ailleurs,
Assassins, étrangleurs
Aujourd'hui, demain
Otaegui, notre frère
Ta vie et celle des autres,
Nous la rachèterons.
Chaque goutte de ton sang
Jaillit de ta bouche
Leur retombera dessus
Comme autant d'horreur,
Comme autant d'ordure
Comme autant de crime.
Chaque goutte de ton sang
Jaillit de ton nez
Doit faire couler le leur
En un ruisseau grandissant
Qui ne cessera
Que dans un monde exangue
D'intérêt, de haine et d'esclave.
Otaegui, je t'aime
Armandia, compagnon
et les autres dans mon cœur.
D'Irlande, vert d'espoir,
Du Portugal, rouge d'espoir
D'Italie, au soleil d'espoir
D'Espagne où l'on tue l'espoir
Une immense clameur s'élève... et s'élèvera
Nous en avons assez,
Nous n'en pouvons plus,
Vos lois, vos règles, gardez-les
Votre or, votre égoïsme, gardez-les
Mais laissez-nous vivre
Laissez-nous aimer
Laissez-nous créer
Vous ne voulez pas comprendre
Alors il est trop tard
Pour moi...
Pour vous
Je vous déclare ma haine
Je vous déclare ma guerre
Implacable...
Sanglante...
Jusqu'au bout
JE VOUS MEPRISE ET VOUS HAIS

Walter JONES.

Toute aspiration du peuple — appuyée par la gauche — vers un mieux-être ne sert en réalité que la métaphysique capitaliste. Une telle énormité doit être dite si l'on veut susciter une réflexion profitable chez ceux que très souvent la haine et l'empressement au combat aveuglent. Soutenir le peuple dans ses revendications c'est le pousser à atteindre un niveau de confort matériel légitimé par l'idéal scientifique et les promesses contenues dans son discours avec tout ce que cela implique de soumission aux canons du rationnel, c'est-à-dire de mise dans une dimension réduite et fixée une fois pour toute de l'homme perçu lui-même comme objet dans un processus de perception-consommation où tout est réglé d'avance : langage, récit, comportement, désir, but. Ainsi, tout mouvement *contre* cette mise en règle des choses et de l'être est en même temps mouvement *pour*. Aucun parti, aucun groupe, si pur, si généreux soit-il, n'échappe à ce dilemme. Les uns en incitant les ouvriers à vendre plus cher l'organisme humain productif qu'ils représentent et à réclamer l'amélioration des conditions d'existence et la sécurité de l'emploi, les autres en revendiquant la liberté sexuelle et l'abolition de toute censure dans le domaine de l'expression et de l'information ; les autres en exigeant des avantages pratiques étendus à l'ensemble de la population. Dans tous les cas, la revendication qui est soumise au système sert ce dernier quand il la satisfait. S'il perd la face, il n'en perd pas, pour autant, l'esprit. Aussitôt une armée de gangsters, tout à sa dévotion, se chargera de récupérer l'acquis.

De quelque nature que soit le vent qui gonflera la voile de la liberté, le navire ira où le timonier le conduira. En vérité, même lorsqu'il émet des objections et fait grise mine, le système est content de ce qui lui arrive. Vouloir que les plus pauvres acquièrent certains avantages réservés aux plus riches c'est œuvrer dans le même sens. Toute action subversive précipite en fait l'accession au rang auquel le progrès donne un droit implicite — elle donne le coup de pouce. Or, comme les riches veulent *encore plus* et les pauvres *seulement encore*, la voie où ils se sont engagés risque de ne jamais prendre fin.

Pour la plupart des gens le mot révolution évoque une notion confuse qui ne désigne presque jamais ce qu'il contient réellement, couvert par quelques idées banales concernant un événement violent et le passage du gouvernement des choses en d'autres mains, et récupéré, par ailleurs, par certains hommes d'Etat sous les vocables sentimentalistes de fraternité et d'amour.

Vouloir libérer la masse de son aliénation physique et idéologique ne porte pas nécessairement en soi que cette masse veuille entrer dans une autre idée du monde plus adéquate à son être, car ce ne sont pas des « idées » qu'elle cherche mais un « vivre mieux » dans un monde *identique*. Identité, c'est-à-dire la même assignation des objets, des êtres et du langage. Assignant lui-même et se retournant contre lui, le langage et l'homme étant en eux-mêmes objectivités et fixés définitivement en un lieu et orientés vers un but d'où plus rien ne peut leur être révélé. L'irrévélation soumet ainsi l'être à la domination de la technique.

Cependant si, comme nous l'avons dit, la volonté révolutionnaire sert le système, d'un autre côté elle favorise la décadence jamais immédiatement perceptible. Car c'est par le pourrissement et la vulgarisation des biens matériels et l'achèvement de la *crapulisation* de l'espèce, qui est l'essence même du monde capitaliste, que le peuple, délaissant ce mirage, se tournera vers une perception nouvelle de lui-même et des choses.

L'artiste est déjà celui qui appelle les choses autrement et qui, d'une certaine manière, tout en ne sachant ni à quoi lui sert sa connaissance ni en quel lieu poser ses idées est étranger à la Terre. Néanmoins il n'est pas, pour autant, celui qui est ailleurs dans un rêve éternellement poursuivi, mais seulement celui qui est à l'intérieur du *ici*. Les Etats-Unis qui ont atteint leur apogée technologique ont entamé ce renversement. C'est pour autant qu'un tel niveau est atteint que le peuple peut entrer dans l'art et le vivre. Les créateurs et les écrivains en particulier sont là avec leurs objets et leur langage pour l'accueillir, car ce qui, maintenant, donne asile à l'homme c'est le néant. Ainsi, c'est en se reconnaissant lui-même comme *crapule*, dans un environnement *crapuleux* et en dépassant ce stade, que l'homme ouvre la voie à son autre dimension.

Le créateur, dans la société, représente la ge-

nèse même de la contradiction, à savoir ce que la première rejette tout en le retenant. Cette situation instable fait qu'il n'est soutenu par rien, n'appartient à personne, n'obtient jamais aucun secours de quiconque. *Rejeté-retenu* il est celui dont on ne se soucie pas plus que de savoir comment une montagne produit ses arbres et ses fleurs. Condamné à s'exprimer contre un flot contraire qui menace à tout instant de la submerger, il émerge parfois quand le présent rejoint son avenir.

La société n'est pas en mesure de s'intéresser à son sort, car si elle le reconnaissait en lui accordant une aide, ou bien, ce faisant, elle ferait sien ce qu'il représente — avec les conséquences que cela implique —, ou bien elle lui imposerait des limites, et cela équivaldrait à le neutraliser.

Ces constatations nous éclairent, par ailleurs, sur la façon qu'ont les éditeurs — pour parler littérature — d'être constamment en déséquilibre, basculant tantôt du côté de l'œuvre qui correspond au processus de production-consommation, tantôt du côté de celle qui emprunte des chemins non-balisés. Il s'ensuit que la déhiscence entre le culturel et l'économique auxquels répond l'écrivain traditionnel — chanteur par excellence des données qui les fondent — est des plus étroites pour l'écrivain marginal qui est au milieu de ses semblables comme un frelon au milieu des abeilles.

La leçon à tirer de ces observations n'est pas aisée vue la multiplicité des facteurs à écarter et celle de ceux à réunir. Un aspect s'en dégage en tout cas pour l'instant : la solidarité entre ceux qui ont « le même ennemi ».

OON MONROE.

ON N'EST PAS SÉRIEUX QUAND ON A 17 ANS

Les soirées de solitude, le flipper et la rage au ventre.

Le ventre bien rempli comme les vampires de la société, avides de sang frais ; et quand le couperet tombera, dix-sept ans de vie cracheront à la face de la justice. Jurés, vous avez un cadavre dans la bouche et dans la tête ; quand le couperet tombera, c'est vous-mêmes qui perdrez la vie. N'êtes-vous pas tous des assassins du dimanche en puissance, sur l'autoroute où l'on va se perdre avec une voiture que piquent les vitres ouvertes ; et, pendant ce temps-là, on affûte la guillotine, la torture, la prison, la société qui tue l'individu parce qu'elle l'a nié et dont le seul recours est de tuer l'individu s'il l'a niée. Une société qui ne s'établit sur la violence et ne règne que par la violence, de la rue, des flics, de l'atelier. Momie tuer, tuer momie, nous sommes tous des morts-vivants. Si ce mot peut encore signifier quelque chose à l'heure où les gros bides et les vieux machins enterrent tout... et le crucifie au bout de la chambre.

MORT AU VIEUX MONDE.

Les Pieds Nickelés,
Groupe Marge de Rueil.

Abonnements à « MARGE »

6 numéros : 15 F

de Soutien : 100 F

SOUTENEZ « MARGE »

et son combat

On a besoin de fric

envoyez-nous en

SOUSCRIVEZ :

C.C.P. 34 541-26 La Source

DEFONCE ET REVOLUTION

Là encore il convient de différencier les drogues dites légères (herbes, hashish, cannabis) sous accoutumance physiologique des drogues dures (cocaïne, héroïne, morphine) qui, elles, provoquent une servitude réelle et destructrice.

Je ne reviendrai pas sur le droit à la défonce (numéro 7, précédent) que je revendique pleinement et en connaissance de cause mais je voudrai détruire les mythes, les rites et l'importance exagérée qui entoure cette « défonce ». La seule question que je poserais ici en temps que révolté est : l'usage de la drogue est-il révolutionnaire ?

A-t-on déjà vu un alcoolique ou un fumeur de la S.E.I.T.A. se revendiquer révolutionnaire du fait de son accoutumance à sa consommation. Donc, il est évident que si la « défonce » est révolutionnaire, elle ne l'est que dans l'interdit qui fait du consommateur un « hors-la-loi » et du fait de la répression un « marginal ». Pour moi, si la marginalité fait que tourner autour d'un axe précis (en l'occurrence la « défonce ») cela n'est seulement la preuve que d'une certaine autodéfense auquel vient s'ajouter toutes les coutumes et modes d'une caste. Or je pense que le chemin est vite parcouru entre ces coutumes, modes, rites, mythes et certains autres (religion, valeurs établies, morale) qui sont propres à une autre caste.

Je suis vraiment las de ces sectes types « Baba club communiant autour du shilom vénéré et vénérable » qui pensent vivre autrement mais qui en fait ne font que s'asservir à un autre mode de vie, de consommation et de commerce. Ces mini-sociétés ne sont en fait régies par aucunes lois définies mais par un ordre de fait : la « défonce ». Tant que la marchandise est la présente, l'on pourrait croire qu'une cohésion et une vie différente s'organise et se crée mais très vite devant la rareté ou la cherté de la « Mufe » l'on assiste presque toujours à de véritables « règlements de comptes » reconnus et appelés dans ce milieu « arnaque ». De fait, aucune confiance totale ne se crée jamais entre usagers et dealers, or tout consommateur devient à plus ou moins long terme « dealer » ne serait-ce qu'une fois de temps en temps.

Il semble donc évident que c'est la valeur marchande du produit consommé qui crée la taille de fond de cette vie et que cette même valeur marchande absorbe une grande partie de l'énergie et de la créativité du consommateur pour trouver la marchandise mais surtout sa valeur fric.

Ces baba-clubs ont même inventé autour de leur « révolution fumeuse en chambre » un vocabulaire simplifié de tous les instants jugé bien entendu plus précis montrant bien l'importance apportée à l'acte. Je ne parlerai pas de ces agréables réunions autour du joint miracle et qui en fait ne sortent jamais du cercle vicieux du dialogue : qualité, prix, rareté, filons, répressions, système D, recettes et règlements de comptes verbaux, le tout arrosé d'une ambiance de mystère et de supériorité.

Je pense que si la défonce peut être qualifiée de révolutionnaire, elle doit l'être à travers l'imagination et la créativité qu'elle développe et non pas à travers l'aspect quasi-mystique qui en résulte souvent.

Pour une prise de conscience mais pas de don de sa conscience.

Pour ce qui est des drogues dures des usagers parlent de libération, sublimation, alors qu'en fait il est exact que le fixe fait vivre une autre réalité, il est aussi exact que cette libération conduit à une servitude plus rigoureuse encore : celle de son propre corps et celle qui l'enchaîne au fournisseur. Il est à signaler que si pour les drogues légères, consommateurs et vendeurs font une seule et

même personne, il n'en est pas de même pour la « Blanche » où bien souvent les « commerçants » ne sont pas usagers ».

Le seul acte révolutionnaire et radical que je vois dans ce choix (qui n'en est jamais un) est de cette volonté de suicide qui, en fait, devrait faire réfléchir sur l'immense borborygme qui nous submerge.

Mais ce type de suicide est lui-même régit par les lois de l'offre et de la demande : produits frelatés, coupés, mal dosés, quelques fois mortels. De plus, la servitude produite par l'accoutumance est évidemment une arme redoutable entre les mains d'une police ne reculant devant rien pour se créer son réseau d'indicateurs et de balances. Ce n'est pas un hasard si lors du Putsch de Pinochet au Chili, 70 % des « marginaux » ont rejoint le camp des fascistes. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui motive cette dénonciation.

Se libérer d'une servitude pour se livrer à l'esclavage est disons-le au moment du transfert un acte de révolte et de désespoir par rapport à une société sclérosée et infectieuse mais ne peut certainement pas déboucher sur un processus de mode de vie révolutionnaire.

Je me permettrai pas de donner de conseils aux « babas minables croupissant dans leur déglutine malsaine », mais juste leur répéter une phrase de Durruti :

« LA REVOLUTION NE SE FAIT PAS DANS LA SERVITUDE MAIS DANS LA LIBERTÉ. »

Walter JONES.

PRISON ET JUSTICE

Cet enfer du silence qui fait peur à n'importe quel humain, rien que d'y penser cela vous fait frémir que de rentrer dans cet enfer terrible où la mort est la meilleure solution car pour certains passer beaucoup d'années enfermé dans cet endroit où l'on rentre comme un agneau mais on en sort comme un lion enragé, cet endroit, ce trou sans fond, cette nuit sans lumière, car la vie que vous y menez n'est guère bonne, y passer de longues journées à écrire à votre famille que vous adorez et qui vous a peut-être oublié, ou à votre pauvre mère malade qui peut d'un jour à l'autre mourir dans la faim et la misère toutes les larmes que vous versez pour elle le soir dans votre lit en cachette de vos camarades de cellule car vous avez quand même de l'orgueil mais vous ne dites rien car vos copains vous considèrent comme un truand même si vous ne leur dites pas, ils savent très bien ce qui se passe en vous et vous comprennent, car eux aussi ils ont les mêmes malheurs que vous c'est d'ailleurs pour ça qu'ils s'en aperçoivent et sans le vouloir ils vous consolent de tout leur cœur et à vous ça vous soulage car vous aussi un jour vous en ferez autant pour eux et ainsi de suite, tout cela détruit n'importe quel homme qu'il soit fait solide et grand il sera pas détruit physiquement mais il le sera moralement, tout ça personne parmi ces bourgeois n'y pense, eux ils s'en foutent complètement ils sont heureux, ils mangent bien, ils dorment dans de beaux lits, ils sortent avec de belles bagnoles, ils ont de belles femmes, ou alors ils les paient pour aller avec eux, mais eux quand ils font une connerie ils n'auront rien car ces messieurs sont importants et un simple coup de téléphone arrange l'affaire, hé oui ! on vous dira que l'argent qu'ils ont gagné à la sueur de leur front, laissez-moi rire, quand je vois ces braves salauds car s'il y avait une justice elle doit être pareille pour tout le monde mais pas rien que pour vous qui êtes une poussière dans un tas de sable et autour de gros pavés qui le retiennent eh bien, ces pavés ce sont de gros bonnets, oui, c'est la société, c'est eux qui décident, c'est eux qui vous enferment et ça on pourra rien y faire tant qu'il n'y aura pas une vraie JUSTICE.

Jean-Marc TORRECILLAS.

DEFORMATION

« Mon fils sera obligé de régner avec la liberté de la presse. C'est une nécessité aujourd'hui. »

Napoléon Bonaparte.

Dans un espace et un temps qui ne sont plus les siens, l'individu industriel est sollicité, pris, en permanence par un tissu de messages visuels et auditifs : des enseignes lumineuses aux journaux en passant par la publicité, « on » lui donne à voir, à entendre, à consommer le monde et ce qui s'y passe dans des formes qu'il n'a pas choisies. On a coutume d'opposer des messages qui seraient commerciaux, donc abêtissants et mensongers, à des messages, ceux diffusés par les médias, qui tendraient à être éducatifs, voir culturels. C'est dans cette mare de la tranquillité que nous avons quelques pavés à jeter.

L'information est la médiation indispensable à tous les pouvoirs, et pouvoir elle-même. Rien sans elle n'arrive à prendre corps, ni à se propager. Planétaire, mondialisant n'importe quel événement, quasi instantanée, permanente, aux moyens multiples, elle a tous les caractères du pouvoir parfait — comme on parle de crime parfait — c'est-à-dire qui ne laisse pas de traces.

Les médias sont de terribles véhicules de normes ; et là où ça sent la norme, ça sent l'état. L'information c'est ce qui met des formes là où il en manquait, qui tisse des liens, qui éclaire la diversité pour mieux la réduire, qui uniformise. L'image matérielle de ce cancer normatif : la ramification des fils, des antennes au bout desquels fleurissent et pourrissent des téléphones, des radios, des télévisions pour des yeux, des oreilles et des pensées préfabriqués. Ramifications comme le système nerveux d'un même corps qui bave quand ça siffle.

N'oublions pas qu'au simple niveau quantitatif (personnel, machines, capitaux), le traitement de l'information est une colossale entreprise où règnent de grands monopoles privés ou étatiques. Le sympathique foutoir économique que nous connaissons aggrave cette situation et lui donne une fragilité qui nous intéresse. Non pas que nous confondions le pouvoir des médias avec celui de leurs propriétaires : il échappe à tous, à la fois bigrement précis et diffus. C'est un peu le pouvoir du verbe moderne (on a le logos qu'on mérite).

L'actualité est aussi une marchandise ; c'est une banalité facilement oubliée. Toute marchandise a son support idéologique et phantasmatique ; on peut dire que dans l'information c'est en grande partie ce support qui se vend ; mais pas que cela ; l'information joue aussi, réduit au minimum, un rôle de recherches et de questionnement ; c'est même de la confusion de ces deux aspects qu'elle tire son ambiguïté et sa puissance.

Pour répondre aux impératifs du vendre les médias sont amenés à trouver une clientèle, c'est-à-dire à déterminer un marché. Elles emploient pour ce faire, comme tous les marchands du monde, des enquêtes et des sondages dont on sait combien ils peuvent travestir la diversité, figer le mouvement. L'information a en commun avec la publicité ses modes d'investigation et ses véhicules (journaux, radios, télévisions). Leur collusion est exemplaire. A tel point que l'on peut se demander laquelle sert de support à l'autre. L'information, en outre, doit contenir en elle-même sa propre publicité, le raccollage par le sensationnel. Une nouvelle n'est pas définie en fonction de sa prétendue valeur objective, ni de la subjectivité de celui qui la rapporte, mais en fonction de la mentalité supposée de ceux auxquels elle est destinée. Connaître sa clientèle,

prévoir ses réactions, se mettre à sa portée, tel est le ba-ba du journaliste modèle, flic ou psychologue.

Ainsi, une première sélection s'opère au niveau de ce qui mérite ou non de faire événement. Le spectaculaire est requis. On se méfie de ce qui n'est pas à la mode, de ce qui se répète, se prolonge trop. Les guerres ne valent que par leurs atrocités. Le quotidien silencieux est l'oublié. L'actualité est aussi amnésique que l'histoire. La violence paraît à ce jour comme le meilleur moyen d'y faire effraction.

Lorsque le spectaculaire ne suffit pas, on travaille dans la « psychologie de masse », on fait du sensationnel. On fait recette sur le refoulement : incitation à la vengeance, au nationalisme, à tous les racismes.

On se fait fort de flatter les goûts du public. Le grand argument est lâché, celui du reflet : les journalistes seraient des porte-parole. C'est vrai, si on oublie que les médias font et défont les courants d'opinion, influent sur l'événement en cours, voir le provoquent. La recherche du plus grand marché fonde le rôle bêtifiant et uniformisant des grands moyens d'information.

Après ce premier choix sur le fond vient le traitement de la matière ainsi sélectionnée. Il est toujours à la fois spectaculaire et neutre. C'est la mise en forme proprement dite. Ces formes ne découlent pas de l'événement mais lui préexistent. L'information c'est très exactement cela, faire entrer la multiplicité de l'événement dans la fixité des formes. Une vaste opération d'appropriation uniforme et simplificatrice. Ce qui n'entre pas dans ces formes est refoulé ou réduit. Ainsi, quel que soit le degré de subversion d'un événement, cette mise en forme le neutralise en partie.

Cette codification de l'actualité trouve son complément dans un cloisonnement en rubriques et la séparation des tâches, et son achèvement, avec l'utilisation des ordinateurs. De fait, le langage des médias, de par le caractère échangeable des contenus de forme identiques, est le type même d'un langage pré-cybernétique.

C'est le règne de la généralité, à la fois sécurisante, excitante et médiocre. C'est la réduction au plus petit dénominateur commun. Les médias sont ce qui entretient et développe l'opinion et les réflexes de masse, au sens où la masse est l'absorption unitaire des individus. (Si on donne des représentants à cette masse c'est, au passage, une assez bonne définition de la démocratie.) C'est par les médias que survit le mythe d'une « opinion publique » unitaire, royaume du « on ». Se reconnaître dans ce « on », c'est reconnaître en soi l'indifférencié. L'Etat c'est « on ».

Forts de cette universalité, les médias pénètrent les masses dans leur étendue et dans la profondeur de leur intimité. Elles donnent à chacun une pseudo-existence et perdent chacun dans la quantité. La télévision notamment réalise ce tour de force d'unifier les familles autour de ses représentations (le feu enfin est remplacé...) et en même temps de les faire se reconnaître dans « l'extérieur » et s'ouvrir sur lui dans ce qu'il a d'impersonnel. La grande misère de la communication c'est de propager la solitude de masse. Elles donnent à voir au lieu de provoquer à vivre ; ce qui est le mouvement inverse de la culture, au sens où la culture serait « un moyen raffiné de comprendre et d'EXERCER la vie ». Elles accomplissent la communion moderne : on rit, on pleure, on rêve (et quels rêves ?) devant les mêmes émissions, au même instant.

Les médias plus l'Etat parachèvent la société libérale normative en lui fabriquant, par-dessus le

marché, une conscience critique qui n'est somme toute le plus souvent qu'une bonne conscience. Autant qu'urbaines, post-industrielles, etc., nous pouvons dire de nos sociétés qu'elles sont informatives.

Or, il se trouve que devant la rumeur oppressive des médias, la critique fait silence. Nous attribuons ce silence à l'idéologie qui domine la critique et accorde à l'économique le primat absolu. Inverser la priorité des termes serait imbécile. Nous savons assez combien l'économique et l'idéologique se fondent l'un l'autre et sont débordés par ce qu'ils n'épuisent pas pour cesser d'en faire des catégories séparées.

Il nous paraît urgent d'investir le champ de la communication, d'autant plus que, le voulant ou non, nos actes et nos projets seront médiatisés par les moyens existants avec tout ce que ça implique de filtrage et de banalisation.

Que nous méprisions les actuels modes d'information n'exclue pas que nous puissions nous en servir. Nous pouvons jouer notamment sur le fait que les discours des médias peuvent être en avance sur le discours du pouvoir politique (sans être pour autant un contre-pouvoir !) et admettre par là un certain degré de curiosité et d'expériences. Cette utilisation devant plus ressembler à du sabotage qu'à de l'entrisme, bien sûr. Il s'agit à la fois de s'en servir et de les détruire. Nous avons l'intention pour cela de chercher comment ça fonctionne au niveau du son, de l'image, de l'écriture.

Parallèlement, nous entendons développer nos propres modes de communication, d'une manière ici encore expérimentale. Cette expérimentation se confondra avec la recherche générale de pratiques nouvelles. Nous pouvons le formuler ainsi : provoquer des événements et leur CONTAGION. Nous pouvons déjà esquisser les caractères de cette communication, outre que l'exploration d'aucun moyen technique ne devra être écartée. Tout d'abord suppression des intermédiaires ; ceux qui agissent parlent. Nous serons témoins de quelque chose dans la mesure où nous y serons impliqués, où quelques-uns de nos désirs s'y joueront. Ce refus des intermédiaires a son corollaire dans la non-reconnaissance des spécialisations, et des cloisonnements (faits qui seraient divers, ou politique, ou de droit commun, etc.). Ce journal est déjà une réponse mais nous ne nous en contenterons pas.

Provoquer des courts-circuits dans le bel agencement de l'information nous amuserait assez. Il ne s'agirait pas d'enseigner ni de propager, mais de PROPAGER des intentions, des attitudes, des sentiments, des forces. Pas d'une information mais d'une déformation. Pas d'une action éducative mais d'une guérilla. Nous rêvons de propager l'insécurité, de provoquer l'INQUIETUDE — comme ce qui s'oppose à la satisfaction immobile —, de répercuter des expériences, de réveiller ce qui dort.

Jean-Pierre RODIER.

Un groupe Marge de recherche et d'intervention sur les médias vient de se constituer.

Avis aux court-circuiteurs d'idées et d'ondes.

ECRIRE : Groupe Marge Déformation,

341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS

OU PASSER : les mardi et vendredi, de 15 à 18 heures, même adresse.